COMPTE RENDU DES SÉANCES DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

SÉANCE DU 10 MAI 2019

La séance du 10 mai 2019 a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université de Strasbourg avec leurs homologues de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau.

Deux étudiantes strasbourgeoises ont présenté des communications lors de cette rencontre, qui s'est tenue à Fribourg-en-Brisgau.

La première communication, présentée par M^me^ M. François, étudiante en Master à l'Université de Strasbourg, portait sur le sujet suivant : « La mise en scène judiciaire de la magie dans une déclamation de Libanios et dans *l'Apologie* d'Apulée ». En voici le résumé :

« C'est lors du Colloquium Rhenanum de l'année 2019, qui s'est déroulé à l'Albert-Ludwigs-Universität de Freiburg en Allemagne, que j'ai eu l'occasion de présenter mon travail sur la mise en scène judiciaire de la magie dans une déclamation de Libanios et dans l'*Apologie* d'Apulée.

Le but de ce travail avait été de présenter la figure du magicien selon l'imaginaire et les croyances populaires. Cette représentation était, en effet, disséminée dans notre corpus. Cela nous a permis de fournir ainsi une description du magicien antique.

Par ailleurs, l'intérêt de ce travail consistait également à comprendre le rôle du discours judiciaire et épidictique dans un contexte magique. L'étude du pouvoir des mots et de l'influence de certaines paroles et certains discours sur la psyché humaine s'imposait aussi.

Nos deux auteurs, Apulée et Libanios, bien que séparés de plusieurs siècles d'évolution culturelle, religieuse et régalienne, ont été désignés comme des magiciens. Leurs habitudes, leur doxa ont été passées au crible pour les confondre et ainsi démontrer leurs pratiques magiques. Ces accusations sont le fruit de médisances et de jalousies. Car comme le dit justement Paul Vallette dans sa thèse sur l'*Apologie* d'Apulée (Paris, Klincksieck, 1908, p. 26), « aussi une accusation de magie, reposant ou non sur des faits, formulée devant les tribunaux ou colportée seulement par médisance, était-elle chose courante, et pouvait-elle compter sur un accueil facile. Le procès d'Apulée n'est pas un cas isolé. »

C'est donc un discours apologétique qu'Apulée nous a laissé pour convaincre de son innocence. En effet, dans cette *Apologie*, il se défend d'être un *magus* qui aurait ensorcelé Pudentilla, une veuve richissime, afin de l'épouser pour lui soutirer son immense fortune.

Libanios, quant à lui, même s'il n'est pas le protagoniste principal du texte étudié, fut également accusé d'être un *magos*. Ces détails biographiques sont

mentionnés dans ses *Autobiographies*. Toutefois, c'est sa *déclamation 41* que l'on a analysée et étudiée. Il s'agit d'une controverse fictive qui s'inscrit dans un contexte d'épidémie. Le cadre de cette déclamation est donc le suivant : une cité qui favorisa la magie et les pouvoirs impies d'un *magos* en délaissant les dieux fut punie, frappée par une épidémie et une famine. Afin de sauver la cité, une ambassade fut choisie pour aller consulter l'oracle de Delphes. Cette dernière revint avec une prédiction, dans laquelle l'oracle demandait le sacrifice de l'un des fils des citoyens. Ceux-ci tirèrent donc au sort le nom d'un garçon qui se révéla être le fils du *magos*. Le mage en question s'opposa au sacrifice de son fils, en faisant croire qu'il était capable de sauver la cité, par ses pouvoirs. Une grande partie des citoyens qui l'admiraient se détournèrent alors des dieux pour lui faire confiance.

C'est à travers ce corpus que l'on a pu mettre en exergue des particularités historiques, littéraires et sociales au sujet de la mise en scène judiciaire de la magie. De plus, ce qui a été important fut de discuter et d'analyser le discours apologétique chez Apulée et le discours pamphlétaire chez Libanios, illustrant avec éclat le pouvoir et l'importance du langage.

Finalement de la rhétorique judiciaire et épidictique à la rhétorique magique il n'y a qu'un pas. Après tout celui qui sait charmer par ses beaux discours et parvient à contrôler quiconque n'a rien à craindre. Du favori des dieux passant par le médecin, le philosophe, le scientifique, le prêtre et le sophiste, le magicien est un touche-à-tout et surtout un intouchable. Entre fascination et crainte sa personne subjugue toujours encore. »

(Manon François)

La seconde communication, présentée par M^me^ M. Schwoerer, étudiante en Master à l'Université de Strasbourg, était intitulée « Héritage classique et poésie latine chrétienne (*Carmen de martyrio Maccabaeorum*, V^e^ s. apr. J.-C.) ». En voici le résumé :

« Cette communication, tenue le 10 mai 2019 à l'Albert-Ludwigs-Universität Freiburg, avait pour objectif d'illustrer, au moyen d'une analyse littéraire de détails, la manière dont un poème latin chrétien assumait son héritage classique, avec les conversions que la nouvelle religion impliquait. Le *Carmen de martyrio Maccabaeorum* (Hilaire de Poitiers – auteur présumé –, éd. R. Peiper, Wien, 1891, CSEL 23, p. 240-254) est un poème de près de quatre cents hexamètres dactyliques, probablement daté du V^e^ siècle de notre ère, qui relate le martyre des sept frères juifs accompagnés de leur mère, les Maccabées, d'après un épisode narré dans l'Ancien Testament (2 Macc. 6-7 et 4 Macc.). En nous penchant sur la question de l'intertextualité, nous avons mis en valeur les liens d'adhésion, de rejet ou de christianisation qui se tissent entre l'hypotexte, ici des passages puisés chez Virgile ou Ovide, et l'hypertexte, des vers significatifs du *Carmen de martyrio Maccabaeorum*.

Nous avons proposé une analyse en deux temps : notre étude s'est d'abord portée sur un florilège de trois souvenirs ponctuels.

Pour pointer l'adhésion à l'héritage classique, nous avons utilisé l'exemple du troisième fils Maccabée, distingué comme digne de régner (*CdMM*, 118-121), dans les mêmes termes que Marcellus (*Én*. VI, 862). Cette réminiscence permet au poète de faire l'économie d'une longue éthopée et de parer efficacement le fils Maccabée des qualités que l'on prêtait à Marcellus. Par conséquent, raviver le souvenir de Virgile louant le neveu d'Auguste suppose pour le poète chrétien d'accepter un héritage non seulement artistique, mais aussi historique. Néanmoins, le poète chrétien ne saurait adhérer à tous les aspects de la mentalité romaine, ainsi de l'invitation badine à la corruption dans l'*Ars Amatoria* (III, 625), qui transparaît lorsqu'Antiochos, le tyran qui martyrise les Maccabées, leur fait miroiter des richesses pour les inciter à abjurer leur foi (*CdMM*, 25-26). À la légèreté de ton, qui imprégnait le vers du recueil élégiaque, s'est substituée la réponse cinglante de la mère des Maccabées. Cette résurgence, ou *imitatio*, repose donc sur une redéfinition de la hiérarchie selon les principes du christianisme. Il s'agit donc plutôt d'une *aemulatio*, moins littéraire que morale : tandis que les hommes et les dieux traditionnels se montrent également sensibles aux dons intéressés qu'on leur offre, les chrétiens méprisent les richesses du monde d'ici-bas. La réminiscence se construit donc comme une réponse au texte-source, que le poète emploie pour mieux le réfuter, dans les mêmes termes. Puis, les réminiscences classiques peuvent avoir pour enjeu la christianisation d'une notion, comme celle du salut : la mère des Maccabées demande à l'un de ses fils d'accepter le martyre (*CdMM*, 349-350) dans les mêmes termes que Turnus, à l'agonie, supplie Énée d'épargner la vie de son père (*Én*. XII, 932-933). Les finalités que poursuivent les deux énonciateurs apparaissent à première vue tout à fait contradictoires. En réalité, cet écho littéraire nous invite à redéfinir le salut en contexte chrétien et le changement de perspective sur la mort qu'il induit : si le salut pour Turnus consiste dans le prolongement de la vie terrestre, pour la famille Maccabée, il correspond à la vie éternelle promise aux saints.

Dans un deuxième temps, nous avons étudié une « réminiscence filée » qui parcourt l'ensemble de l'œuvre, assimilant la mère des Maccabées à la figure de Niobé telle que dépeinte chez Ovide (*Mét*. VI, 146-312). Au-delà de la communauté de destin qui unit ces deux figures maternelles, un indice évoque Niobé dans le poème chrétien : l'importance du motif de la roche qui encadre le déroulement du martyre des sept fils (*CdMM*, 64 et 303-312) se trouve en lien avec la pétrification de Niobé, comme l'a repéré M. Bažil (« *Nioba christiana* ? *Carmen de Martyrio Macchabaeorum* of late Antiquity and the Ovidian story of Niobe », *Philologica* 3 / *Graecolatina Pragensia* 24, 2012, p. 25-38). Cette œuvre nous fournit une preuve éclatante du double héritage culturel de son auteur, qui entrelace ici trois éléments puisés dans ses deux sources d'inspiration : l'Ancien Testament, avec l'arrière-plan narratif de l'épisode des Maccabées, mais aussi la référence ponctuelle au rocher d'Horeb (Ex 17, 1-7 et *CdMM* 303-312), et la légende gréco-romaine

de Niobé qui se superpose à la structure narrative du martyre. On assiste également à un retournement du mythe que chante Ovide. La mère des Maccabées voit tous ses enfants périr, comme Niobé, mais elle paie le prix de la fermeté de sa foi, et non de son *hybris*. À la fin du poème, la pieuse mère chrétienne expire, à cause de la joie céleste de voir ses enfants accéder à la sainteté par le martyre, malgré une douleur terrestre comparable à celle de Niobé, qui incarne la *mater dolorosa* par excellence, la quintessence du chagrin et de la douleur. Le souvenir de Niobé fournit au lecteur une idée de l'intensité émotionnelle, puisque la douleur de Niobé était si forte que sa forme humaine ne pouvait plus la supporter ; par symétrie, le poète nous permet de mesurer combien grande est la joie de la mère des Maccabées pour occasionner sa mort et son accession au royaume des saints. La condensation d'une joie extrême et du chagrin le plus profond en une seule figure produit un retournement du mythe initial, érigeant la mère des Maccabées en une oxymorique *pia et felix Niobe*.

Grâce à des anwalyses littéraires, nous avons démontré la conversion de l'héritage classique dans le cadre d'un poème chrétien dont l'auteur pratique l'*aemulatio* : celle-ci est toutefois moins littéraire que morale ou religieuse, et se solde toujours par la victoire de la vision chrétienne, sans effacer l'hommage aux modèles classiques. »

(Mathilde Schwoerer)

Catherine Notter.